

Quinze

Mama Bintou avait eu quatorze enfants sans jamais crier. Pas par orgueil — par habitude. Le premier était arrivé un dimanche de saison sèche, dans la chambre en banco de sa belle-mère, avec une matrone qui sentait le karité et parlait peu. Les treize suivants étaient venus à leur rythme, certains faciles comme une mangue mûre qui tombe seule, d'autres difficiles comme une racine qu'on arrache à la terre sèche. Elle les avait tous reçus de la même façon : les dents serrées, les mains agrippées au bord du lit, et ce silence dense et habité que les femmes du quartier appelaient « le silence de Bintou ».

Dans la cour, on disait d'elle : « Sa cour ne dort jamais. » On disait aussi : « Son corps est fatigué, mais Dieu l'a honorée. » Les jeunes femmes venaient lui demander conseil sur les grossesses difficiles, les enfants fiévreux, les maris silencieux. Elle répondait toujours avec la même économie de mots — une phrase, parfois deux, jamais plus. Quatorze enfants lui avaient appris que les mots inutiles coûtent de l'énergie, et que l'énergie, dans ce quartier, ne se gaspille pas. Elle avait cinquante-deux ans. Elle avait l'âge de ses douleurs et la force de ses silences, et les deux ensemble faisaient d'elle quelqu'un que personne dans le quartier Dang n'aurait songé à contrarier sans bonne raison.

Le quinzième enfant arriva six mois après la mort de Boubacar.

Boubacar Maïgari — son mari, quarante-huit ans, chauffeur de camion sur l'axe Touboro–Ngaoundéré — était parti un lundi matin avec son thermos de café, ses clés dans la poche et cette façon tranquille qu'il avait de poser la main sur l'épaule de Bintou avant de partir, ni vraiment une caresse ni vraiment un au revoir, juste une pression brève qui disait : je reviens. Il n'était pas revenu. Un pneu éclaté, un fossé, la nuit. On était venu lui dire à l'aube, avec cette façon qu'ont les mauvaises nouvelles de frapper tôt, comme si elles voulaient être les premières dans la journée.

Bintou avait reçu la nouvelle debout, dans sa cuisine, une cuillère en bois à la main. Elle n'avait pas lâché la cuillère. Elle avait continué à remuer la bouillie, lentement, jusqu'à ce que la voisine qui parlait se taise. Puis elle avait dit : « Allez prévenir sa mère. » C'était tout. Elle avait raccompagné la voisine jusqu'au seuil, refermé la porte, posé la cuillère sur le bord du feu, et s'était assise par terre, le dos contre le mur, les mains sur le ventre où le quinzième dormait encore. Elle était restée là un long moment. Personne n'avait su combien de temps. Le quartier avait commenté pendant des semaines — certains admirant ce calme, d'autres le trouvant inquiétant. Elle, elle savait simplement qu'elle avait quatorze enfants à nourrir et un quinzième en route. Le chagrin attendrait. Le chagrin avait toujours le temps.

Les mois qui suivirent furent étranges. La maison continua de tourner — les enfants à l'école, le repas à midi, les nattes étendues le soir — mais quelque chose manquait que personne ne nommait vraiment. C'était une absence avec un poids précis, une forme reconnaissable, et Bintou portait ce poids en plus du bébé, sans jamais ployer, parce que plier n'était pas dans sa nature et que de toute façon les enfants regardaient.

Le quinzième arriva un 15 du mois, à quinze heures passées de quelques minutes, dans la chaleur lourde de l'après-midi où même les chiens ne bougeaient plus. La matrone Hadja Ramatou était là, comme pour les dix dernières fois — une femme de soixante ans avec des mains sûres et une voix basse qui savait exactement quand parler et quand se taire. La belle-

mère aussi, assise dans le coin de la pièce sur un tabouret bas, les mains croisées sur les genoux, les lèvres remuant doucement en prières que personne n'entendait. Deux voisines chauffaient de l'eau dehors. Les hommes — les fils aînés, l'oncle paternel venu de loin — attendaient dans la cour, tournant sans but précis, regardant le sol comme si la réponse à leur inquiétude s'y trouvait quelque part.

Quand l'enfant cria, Hadja Ramatou leva les yeux vers Bintou et dit, simplement, sans sourire encore : « C'est un garçon. »

Ce fut comme si l'air de la pièce changeait de poids. La belle-mère se leva d'un coup, les mains au ciel. Une voisine poussa le cri de joie aigu qui traversa la cour, sauta par-dessus le mur et atteignit la rue où les passants s'arrêtèrent un instant. Dehors, les hommes s'arrêtèrent de tourner.

Bintou, elle, regarda l'enfant. Il était petit, froissé, furieux d'être là — comme tous les autres. Mais il y avait quelque chose dans ses yeux déjà ouverts, ce refus calme de se laisser impressionner par le monde, cette façon de regarder sans ciller, qui lui rappela quelqu'un. Elle ne dit pas encore lequel. Elle essuya doucement le visage du bébé avec le coin d'un tissu propre et le tint contre elle, et pendant quelques secondes la pièce, le bruit, la belle-mère, les voisines, tout disparut. Il n'y avait plus qu'eux deux.

La famille voulait l'appeler Boubacar — comme son père. C'était normal. C'était juste. C'était la tradition, et la tradition dans ce quartier ne se discutait pas, surtout pas avec une femme, surtout pas le jour même de la naissance quand tout le monde était encore dans l'émotion et que l'oncle avait déjà dit le nom à voix haute deux fois comme pour le fixer dans l'air.

La belle-mère dit : « Il portera le nom de mon fils. C'est son droit. C'est notre droit. »

L'oncle paternel acquiesça : « C'est décidé. Boubacar. »

Hadja Ramatou ne dit rien. Elle connaissait Bintou depuis le premier enfant, depuis vingt-six ans de naissances et de silences, et elle savait reconnaître — à la façon dont une femme tient un nouveau-né, à l'angle exact de ses épaules — le silence qui précède une décision qu'on a déjà prise.

Bintou regarda l'enfant encore une fois. Il était né le quinzième jour du mois. À quinze heures. C'était son quinzième enfant. Et Boubacar — son Boubacar à elle, l'homme à la main lourde sur l'épaule — était mort sur cette même route de Touboro, au kilomètre quinze exactement, un lundi ordinaire qui n'avait rien demandé à personne et avait tout pris quand même.

Certains chiffres ne sont pas des coïncidences. Certains chiffres sont des messages.

Elle dit, d'une voix tranquille, sans lever les yeux de l'enfant : « Il s'appellera Quinze. »

Il y eut un silence — le genre de silence qui a une texture, qu'on peut presque toucher.

La belle-mère dit : « Quinze ? Qu'est-ce que c'est que ce nom ? Depuis quand une femme décide seule du nom ? »

Bintou leva les yeux cette fois. « Depuis que les hommes partent avant de voir leurs enfants naître. »

La belle-mère ouvrit la bouche. La referma. L'oncle regarda ses chaussures.

Hadja Ramatou toussota doucement et alla chercher de l'eau chaude.

Le quartier commenta pendant des semaines. Certains trouvèrent ça bizarre, un prénom qui n'était pas un prénom, juste un chiffre, comme si l'enfant était un numéro et non un être

humain. D'autres trouvèrent ça beau — une mère qui grave dans le nom de son fils tout ce qu'elle ne peut pas dire autrement. Hadja Ramatou, interrogée par une voisine curieuse, dit simplement : « Cet enfant n'est pas venu pour rien. Laissez-le porter ce qu'il doit porter. »

Trois mois plus tard, tout le monde l'appelait Quinze. Même la belle-mère, quand elle croyait que personne n'écoutait, murmurait ce nom avec une douceur qu'elle n'aurait jamais accordée à un prénom ordinaire. Surtout la belle-mère.